

CONTES POPULAIRES

JEAN LE SOT<sup>(1)</sup>

On l'appelait de ce nom pour le distinguer de son frère, qui était dit Jean le Sage. Car vous savez que les gens de village aiment à donner à chacun le nom qui, dans leur idée, lui sied le mieux, plutôt que le nom commun de ses père et mère, nul homme ne venant au monde pareil à un autre.

Dans la famille, pendant ses premières années, on le nommait Petit Jean, mais on s'aperçut bientôt de son innocence. Peu agissant, point curieux, il passait le temps dans une rêverie somnolente, qui se rapprochait, semblait-il, du sens confus de la vie dans les plantes et dans les herbes, quand on les voit se chauffant au soleil, ou se baignant dans la rosée, — plutôt qu'à des imaginations humaines.

Accroupi dans la cour ou dans le jardin, il regardait sans voir, ou bien s'occupait des petites bêtes, leur parlant en frère. Quelquefois, le soir, couché sur le dos, il contemplait les étoiles, de ses gros yeux ébahis. Au logis, il ne savait rien faire qu'embrasser sa mère, et quand on le grondait, ou qu'on le battait, pour lui donner l'amour du travail, on ne réussissait qu'à le mettre au désespoir. Ils vous regardait alors avec des yeux si pleins de larmes et de reproches que cela navrait, et sa mère disait :

— Qu'y voulez-vous faire? Laissez-le tranquille. On le tuerait qu'il ne comprendrait pas : c'est un innocent.

Dans le langage des campagnes, innocent veut dire un homme privé d'esprit, un idiot. Jean ne l'était pas tout à fait cepen-

(1) Ce conte est un des plus connus dans le Poitou ; Jean le Sot est le socrisse du village. Les traits qu'on lui prête sont nombreux et varient suivant les localités. On n'a reproduit ici que les plus saillants. (Note de l'auteur.)

dant ; il avait bien ses visées et prétendait, lui aussi, faire à sa tête. Mais ce pauvre esprit, quand il se mettait en chasse, n'attrapait jamais rien de bon.

À force de temps et de patience, on vint à bout de l'habituer à soigner les bœufs, et il finit par s'acquiescer de ce soin aussi bien qu'un autre. Il aimait ses bêtes, qui l'aimaient aussi. Les paysans même dans leur langage disaient : il s'entend mieux avec elles qu'avec les curés. Car pour eux, qui vivant avec elles, connaissent bien leurs bêtes et savent leurs finesses, le signe de distinction le plus sûr entre l'homme et la bête, c'est le bapême.

Il y avait un des bœufs, le grand roux, que Jean le Sot aimait plus que les autres. Aussi, quand à la maison on le tourmentait, Jean s'en allait-il dans l'étable, et se jetant au cou du grand roux, lui contait son chagrin. Ce que le bœuf y pouvait entendre, on ne sait ; mais toujours est-il que de sa grosse langue il caressait Jean et le consolait un peu.

Véritablement, on ne traitait pas Jean de même que ses frères, et on le méprisait à cause de sa sottise. Ainsi, au lieu d'être mis en culottes à l'âge de sept ans, comme tous les petits gars du village, il fut laissé dans la robe, et avec la calotte à cornes et à paillettes sur la tête. Comme il était poussé de chair et d'os tout autrement que d'esprit, cela faisait une étrange figure, et quand il courait dans les rues avec les autres garçons, ainsi accoutré, on l'eût pris pour une fille dégingandée, sans le gland qui pendait à sa calotte par derrière, et qui faisait voir que c'était un innocent, oublié après l'âge dans ces habits-là.

Enfin, à l'occasion de la noce de sa sœur aînée, et comme il avait quinze ans, jugeant que l'histoire ne pouvait aller plus loin, on lui fit prendre mesure d'un habit par le tailleur. L'habit fait, il fallut le lui essayer, mais cela se trouva être bien autrement difficile qu'on ne l'avait imaginé. D'abord, il mit l'ouverture de sa veste dans le dos, et quand on l'en reprit, jura que c'était pitié qu'on fit ainsi les choses à rebours ; quant au pantalon, à peine eut-il enfoncé une jambe dans un des fourreaux, qu'il la retira bien vite pour passer l'autre ; ainsi de suite plusieurs fois ; et jamais le tailleur ne put lui faire entendre qu'il y devait laisser la première, afin qu'elles pussent arriver à s'y trouver toutes les deux.

— Ne suis-je pas obligé de garder tout au moins une de mes jambes à mon ser-

vice? criait Jean le Sot. Est-ce que je puis me tenir en l'air? Il faut que cet homme ait perdu l'esprit.

Notre sot, on le voit, ne différait pas tant des autres sur ce point qu'il ne fut toujours assuré d'avoir raison. Le tailleur et lui saillirent se prendre aux cheveux et recommencèrent vingt fois. Mais toujours, aussitôt que Jean avait passé la jambe droite, il la retirait afin de passer la gauche. C'était comme un jeu de bascule, et cela semblait plus fort que lui.

La chose dura de la sorte depuis près d'une heure, et le tailleur en devenait fou quand Jean, de son côté, non moins irrité, s'avisa d'un expédient :

— Tu veux que mes jambes y entrent toutes deux, s'écria-t-il. Eh bien! suis-moi.

Le tailleur le suivit jusqu'à l'écurie, sur le toit de laquelle Jean monta.

— Et maintenant, cria le pauvre sot, attention, je te pris. Mets-toi là-dessous, et tiens mon pantalon bien ouvert. Je vais sauter dedans. C'est le seul moyen, je crois, pour un homme qui n'a pas d'ailes, de s'en tirer convenablement.

Le tailleur, ahuri, consentit à tout pour en finir, et se portant sous le toit, les deux mains bien fermes, et tenant le pantalon ouvert, attendit. Il sentit bientôt une lourde masse tomber sur sa tête, et tous les trois, le pantalon, le tailleur et Jean roulaient ensemble dans une flaque d'eau noire, qui se trouvait près de l'écurie. Le tailleur, n'en ayant éprouvé qu'un peu de suffocation et quelque boasse à la tête, se releva et s'enfuit à toutes jambes, laissant la pratique pour ce qu'elle valait; mais quand au pauvre Jean, qui était tombé de plus haut, il fut si rudement froissé, qu'il dut passer le jour des noces dans son lit, où, pendant la liesse générale, on l'oublia. Au fond, l'on n'était pas fâché peut-être d'être débarrassé de sa compagnie; car on avait honte dans la famille d'un si sot garçon.

On l'estimait bien moins pour sa bonté qu'on ne le méprisait pour sa bêtise, et, sur ce point, ses parents n'étaient ni plus mauvais, ni meilleurs que tout le monde; car c'est un fait général qu'on tient à honneur d'être lié par le sang ou par l'amitié, avec des personnes distinguées d'esprit; mais qu'on ne se vante pas des simples gens de cœur. Et comme ce sont les choses rares qu'on prise toujours d'avantage, faut-il en conclure que la bonté abonde plus que l'esprit? Ce ne serait pas si fâcheux à croire; mais cela pourrait bien humilier

les gens. Car ce qu'on préfère partout, au village comme à la ville, est ce qui retuit, ne fût-ce point d'or.

Jean n'avait pas assez de finesse pour comprendre qu'il entre de l'alliage dans les plus belles pièces, et de même grand mélange d'amour-propre dans l'amour. Quant à lui, il aimait bonnement où son cœur allait, et les siens lui étaient chers, quels qu'ils fussent, beaux ou laids, spirituels ou bêtes, estimés ou honnis. Il avait même le cœur ouvert pour tout le monde; et cela le rendait malheureux de sentir qu'on ne l'aimait point.

Il avait alors déjà perdu son père et sa mère : celle-ci, bonne âme, qui tel qu'elle l'avait mis au monde l'aimait et le défendait toujours. Après le mariage de la sœur, on fit les partages, et Jean le Sot eut pour lui-même son frère aîné Jean le Sage, à qui échurent la ferme et l'innocent.

Jean le Sage, homme doux et plein de prudence, n'était pas mauvais pour son frère. Il ne le grondait jamais durement, ayant observé que ce qui réussissait le mieux avec le pauvre garçon c'étaient l'amitié et les bonnes paroles; grâce à ces façons en effet, Jean le Sot était plein de zèle et ne demandait qu'à obéir à son frère et à lui plaire. Malheureusement, il ne comprenait jamais bien. Quelque précaution que prit Jean le Sage, il ne pouvait cependant tout dire. Toujours par quelque fente, la parole laisse passer l'esprit, n'étant ni assez vaste, ni de texture assez fine pour l'enfermer tout entier. Or l'idée de Jean le Sot était si peu en accord avec celle des autres, qu'il finissait toujours l'imprévu. Quand il s'en tenait à la lettre, il faisait scrupuleusement des bêtises inimaginables; s'il recherchait le sens, pis encore; ça ne ressemblait plus à rien et rentrait dans la chaos, dont le bon Dieu n'avait pas tiré tout à fait l'esprit de ce pauvre humain.

Si patient que fût Jean le Sage, on comprend qu'il se lassât d'un tel compagnon et songeât à se marier. En homme prudent, il choisit une fille honnête et bien pourvue, dont les parents faisaient valoir une belle ferme à six lieues de là. C'était un peu loin, et ça dérangeait fort Jean le Sage. Mais elle avait au moins cent écus de plus que les autres; ça valait un bout de chemin. Il partait donc les samedis soir pour aller passer le dimanche à la Grangelière, et ne laissant au soin de ses intérêts que des mercenaires, il essayait toujours de s'en fier à son frère, et lui faisait

mille recommandations.

— Tu sais, lui disait-il, ce que nous avons ; veille à ce que rien ne s'en aille. Ne souffre pas qu'on te manque ; mais ne frappe point. Sois juste pour tout le monde.

Jean le Sot écoutait de toutes ses oreilles, en fixant sur son frère ses gros yeux écarquillés ; puis il répondait :

— Sois tranquille, je ferai tout pour le mieux.

Et il s'en allait, répétant mot pour mot les paroles de son frère, comme un écolier son catéchisme.

C'était en un beau printemps que Jean le Sage allait ainsi faire sa cour à la fille du fermier de la Grangelière, monté sur son bidet, et brave à plaisir dans son habit des dimanches, d'un beau bleu-roi, sa cravate de soie, rouge et violette, son gilet à fleurs et son chapeau gris, attaché sous le menton, de peur du vent, par un mouchoir rouge à carreaux. Jean le Sot, le voyant ainsi, était tout fier de son frère, et il le suivait des yeux au loin dans la campagne, trottant d'un arbre à l'autre, et disparaissant et reparaissant.

Les blancs bouquets d'avril avaient fait place aux épais feuillages de mai. Les fruits enfants montraient leurs petites têtes vertes, au sein de leurs collerettes filtres, l'herbe était haute et mêlée de fleurs ; il y avait des nids sous l'aubépine, et, dans les champs, le blé nouait son épi. L'air était doux ; il soulevait une brise qui vous jetait au visage comme des bouquets de parfums, et tous les gens d'ici-bas, humains, bêtes et plantes, paraissaient pyeux de vivre ; et dans l'esprit de Jean il se remuait aussi toutes sortes de choses, qui auraient voulu prendre forme, et n'y arrivaient pas, s'évanouissant comme des cloches d'eau par la pluie. Ensuite, il pensait à son frère, à la fille de la Grangelière, qui avait une sœur ; le cœur lui battait très fort. Il pensait aussi à sa mère et se sentait envie de pleurer. Entre temps, le sentiment des devoirs dont il était chargé ne le quittait point, et il se remarmotait, de moment en moment, ces paroles de son frère : « Tu sais ce que nous avons, veille à ce que rien ne s'en aille. »

Précisément, il longuait la belle pièce de blé qui faisait l'orgueil de Jean le Sage, et qui était si haute, si épaisse, de si belle venue, qu'elle excitait l'admiration et l'envie de tous les voisins. La brise levint tout à coup plus forte, et Jean le Sot jeta un cri de surprise et d'épouvante, car la

pièce de blé toute entière courait, s'enfuyait... Il n'était pas fou ! c'était bien certain ! il voyait tous les épis verts se pousser les uns les autres, comme une foule emportée par quelque terreur panique, et leur course était si rapide, si folle, que la moire de leurs rubans en ruisselait à grands plis...

« Veille à ce que rien ne s'en aille ! » s'écria Jean en lui-même, et saisi d'angoisse ; car c'était le revenu de l'année, le plus fructueux du travail de son frère qui partait ainsi ; il courut à la ferme, appelant à l'aide. Mais les domestiques étaient occupés d'un autre côté, ou profitaient de l'absence du maître. Jean ne rencontra donc personne, mais il trouva sous la main une faux récemment aiguisée, dont il se saisit, et avec laquelle il courut, la brandissant, au devant de la pièce de blé, comme un héros à la rencontre d'une armée entière.

— Ah ! je l'empêcherai bien de partir : va ! Je l'en empêcherai bien !

Et, à mesure que le blé s'élançait pour fuir, il fauchait, fauchait à grands coups, ne s'épargnant point, courant de ci et de là, partout où il voyait le danger, tant et si bien qu'il ne s'arrêta qu'à demi mort de fatigue ; et quand il ne vit plus, à l'abri des grands arbres du chemin, qu'un peuple immobile, terrifié sans doute par cet acte de vigueur ; car tout le reste de la pièce de blé, si fieré tout à l'heure et d'humeur si aventureuse, gisait maintenant sur le sol, en rangs épais, moissonnée dans sa jeunesse, et avant d'avoir pu condenser dans l'épi l'or de la récolte.

— C'est dommage tout de même, dit Jean le Sol en regardant son ouvrage ; mais enfin, j'ai sauvé ce que j'ai pu. Ça fera du moins du fourrage.

Et il s'en alla boire un grand verre de vin pour se remettre, s'applaudissant de son courage et de sa présence d'esprit.

Ce grand travail lui ayant creusé l'estomac, il coupa au pain une énorme tranche, qu'il couvrit d'un morceau de lard, et s'en alla visiter les écuries pour voir si tout allait bien.

ANDRÉ LEO.

(La suite à un prochain numéro)

**CONTES POPULAIRES**

---

**JEAN LE SOT**

---

Dans l'étable aux moutons, qu'il ne soignait pas d'ordinaire, Jean s'assit et se mit à manger en les regardant. Les moutons firent de même, et, se tournant vers lui, se mirent à le regarder de leurs yeux clairs et stupides; et, comme il ruminaient ses mâchoires en mangeant, eux ruminaient aussi leur pâture. Jean le Sot, voyant cela, imagina qu'ils se moquaient de lui; car à force de le railler, on l'avait rendu susceptible à sa manière, c'est-à-dire à tort et à travers.

Dans cette idée, il fit aux moutons des signes terribles pour leur ordonner de cesser pareille insolence; mais ils continuèrent, bien entendu. Jean alors entra en fureur, se jeta sur eux et les poursuivit. Le pauvre troupeau, tout éperdu, fuyait devant lui, se dispersait un peu et s'allait reformer dans tous les coins, comme une grappe vivante. Mais, dès que Jean, leur laissant un peu de répit, s'arrêtait en leur criant :

— Avez-vous fini? En avez-vous assez, maintenant, canailles?

Ils se remettaient à ruminer, c'est-à-dire à balancer la mâchoire de droite à gauche et de gauche à droite; et Jean, de plus en plus furieux, les poursuivait de nouveau; tant et si bien que, d'un côté, la colère s'exaltait jusqu'à la rage, et, de l'autre, la peur jusqu'à la folie, les pauvres bêtes firent des sauts jusqu'au plafond de l'éta-

ble, poursuivies par Jean qui, de tous côtés, lançait avec mille injures des coups de pied et des coups de poing. A la fin, cependant, la recommandation de son frère lui revint à l'esprit :

« Ne souffre pas qu'on te manque, mais ne frappe point. »

Et, si chaud de colère qu'il fut, il eut honte et s'arrêta court.

— Après tout, je les ai peu frappés, se dit-il, tant ils ont sauté vite et haut, et ce sont eux-mêmes, oui bien, qui se sont frappés contre le plafond et contre les murs. Mais je ferai d'autre sorte, et les punirai sans les frapper.

Il sortit de l'étable en fermant la porte, et, allant remplir un seau d'eau à la fontaine, il revint près des malheureux montons, qui se servaient avec épouvante au plus loin de lui. Et comme ils ruminait encore, il leur jeta au nez le seau d'eau froide, et recommença de la sorte trois ou quatre fois. Alors, les voyant se cacher la tête, et ne plus lui montrer que leur dos laineux, il se tint pour satisfait, et quitta l'étable.

— C'est égal, se disait-il, on a grandement de peine à se faire respecter. Je suis malheureux; je m'épuise à bien faire, et l'on se moque de moi.

Il rentrait au logis en se parlant de la sorte, quand il vit au seuil un pauvre en haillons, vieillard à la mine triste et misérable, qui d'un air abattu, humble, résigné, le dos arrondi, s'appuyant sur son bâton, en attendant qu'on le vit et qu'on voulut bien s'occuper de sa présence. Cette fois, ce fut le cœur de Jean plus que sa mémoire qui lui rappela ces mots :

« Sois juste pour tout le monde. »

Et il sentit une grande joie de l'obéissance qu'il devait à son frère sur ce point-là.

— Voyez, dit-il, est-ce juste? Je le connais, cet homme-là. C'est le père Misère, qui a durement travaillé toute sa vie; et, maintenant qu'il est vieux et que ses bras ne peuvent plus jouer de la faux ou de la pioche, il ne trouve plus de journées, et en est réduit à quêter sa nourriture, ne ramassant que des morceaux de pain dur à mettre sous ses vieilles dents, tandis que des gamelles couvrent à peine ses vieux os. Cela n'est pas juste, non; mais je vais l'être avec lui, moi.

Il fit entrer le pauvre dans la maison, le fit asseoir et alluma le feu pour lui faire chauffer de la soupe. Le vieux Misère, bien touché, car on le recevait souvent avec de



mauvaises paroles ou avec mépris, se mit à raconter à Jean toutes ses peines. Il y en avait long, et le feu flamba, et même la soupe fut mangée, que ce n'était pas encore fini.

— Nous mangeons de bon lard et de bon fromage, nous autres, se dit Jean. Il n'est donc pas juste que ce pauvre vieux n'ait que de la soupe.

Aussi bien mit-il le lard sur la table avec le fromage, et alla-t-il chercher une bouteille de vin.

Puis, il se dit encore :

— Nous avons chacun trois douzaines de bonnes chemises, tandis que cet homme n'a pas de linge à changer.

Il ouvrit donc l'armoire, prit deux des chemises de son frère et deux des siennes propres, et successivement, et à mesure que lui en venait la pensée, il composa au bonhomme un habillement complet, ainsi que des bas et des mouchoirs de rechange, et enfin, il remplit de toutes sortes de provisions son havresac.

Misère, bien content, prit congé de son bienfaiteur, et Jean l'ayant accompagné jusqu'à la porte, le regardait s'éloigner, tremblant et courbé, quoique joyeusement, sous la charge.

— Mais en vérité, se dit-il, je n'ai pas pensé à tout. A son âge, cet homme devrait-il errer ainsi, exposé, suivant les saisons, à la pluie, au soleil, au vent ou au froid ? Cela n'est pas juste, et puisqu'il y a bien de la place chez nous...

Il allait courir après le bonhomme et le ramener, quand la servante, qui rentrait et qui venait de trouver la huche vide, s'emporta contre Jean, l'accusant de dilapider le bien du maître. Jean alléqua la recommandation de son frère ; mais elle n'en crut rien, et comme il n'était point aisé de lutter de langue avec *la Julie*, Jean se retira sur la chambrée, où bientôt après, les deux domestiques le vinrent trouver, criant et jurant pour savoir qui avait coupé le blé.

— C'est moi, dit Jean, et selon ce qui se passait, j'ai fait ce qu'il fallait faire.

Ils se mirent à crier plus fort encore, et lever les bras au ciel, en disant qu'il était fou et qu'il le fallait lier, afin qu'il ne mit pas le feu à la ferme. Jean, persuadé qu'il avait tout fait pour le mieux, n'en fit que hausser les épaules ; cependant, quand ils furent partis, il se sentit un peu triste et ennuyé, se disant que les bonnes intentions en ce monde étaient mal connues. Il attendait son frère avec impatience ; aussi

allant se poster sur le chemin, il y resta jusqu'à nuit tombée, écoutant; et enfin il entendit le pas du cheval, qu'il reconnut bien. Alors, courant au devant de Jean le Sage, et le saluant avec joie, il lui raconta sa journée.

Mais que devint-il, quand il vit son frère se prendre aux cheveux de désespoir et le maudire, lui, Jean le Sot, l'accusant d'être l'auteur de sa ruine!..

En effet, c'était par milliers de francs que se comptait la perte du blé; de plus, trois des moutons avaient la patte cassée; la plupart des autres furent atteints de pleurésie; et enfin, la diminution de la garde-robe et celle du garde-manger portèrent à leur comble le chagrin et l'indignation de Jean le Sage.

— Comment faut-il donc faire? disait en pleurant le pauvre innocent. Tu m'avais recommandé d'être juste pour tout le monde.

— Fort bien, dit Jean le Sage; mais il faut s'entendre. Tu prends tout à la lettre, nigaud que tu es. S'il est bon de songer à faire du bien aux autres, il ne faut pas oublier. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Être juste ne veut dire autre chose, sinon rendre à chacun ce qui lui est dû. Or chacun ne mérite pas de même manière. Il serait malséant de donner à un riche un morceau de pain, de même qu'un habit de drap fin à un pauvre. Et comment rendrait-on à chacun ce qui lui est dû, si l'on se prive de son bien en le partageant avec les autres. La condition pour donner est donc de savoir conserver, premièrement, et ensuite de distribuer avec une sage économie les bienfaits, comme un jardinier arrose ses plantes d'une fine rosée, afin que l'assiette de ce monde ne change point, et que dans l'intérêt même des pauvres, il y ait toujours des riches.

Jean le Sot, qui écoutait, bouche bée, ces raisons, les trouva fort surprenantes et d'autant plus belles.

— Hélas! se dit-il, je reconnais bien qu'en effet je ne suis qu'un sot; je ne sais voir les choses que comme elles paraissent. Heureusement, il y a des gens sages au monde pour arranger tout d'une manière si fine et si adroite qu'on n'y comprend rien tout d'abord.

Et il se promit, depuis ce moment, de ménager ses charités dans l'intérêt même des pauvres gens.

— Car, se répétait-il sans cesse, après la leçon de son frère, que deviendraient les malheureux, s'il n'y avait plus de ri-

ches pour leur donner un morceau de pain !

Les affaires de Jean le Sage étant en bon train à la Grangelière, il ne pouvait manquer de s'y rendre maintenant tous les dimanches ; mais, d'autre part, laisser désormais son frère tout seul au logis, il n'y pouvait plus songer. Vainement, il demandait aux voisins de se charger de Jean le Sot pour une semaine ; ils entendaient s'arrêter pendant leur dimanche, et non prendre garde et souci d'un pareil fou, si difficile à conduire car il faut avouer, qu'excepté avec les gens qu'il aimait, Jean n'en faisait qu'à sa tête ; or les voisins, ayant l'habitude souvent, il n'avait pour eux que faibles parcelles à celles d'un bon chien-garçon. Après beaucoup de hésitations, ne sachant comment sortir de cet embarras, Jean le Sage se résolut d'inviter son frère avec lui, espérant qu'à force de recommandations et de surveillance, il viendrait peut-être à bout de le rendre supportable ; et d'ailleurs les gens de la Grangelière le savaient bien affligé de ce trouble.

Pour l'instant, il fut tout content d'aller en voyage. Car il n'avait point le soin des autres gens, qui s'occupaient continuellement de leur parler, de leurs manières et de leurs habits. Lui se préoccupant uniquement de lui-même, sans plus de mystère, ne songeant même pas qu'il aurait pu être différent, son frère toutefois, de le laisser pas dans cette innocence.

— Fais remarque, lui dit-il la veille de leur départ, que tu auras la bonne chose.

— Oui bien, dit Jean le Sot, les autres ne l'ont-ils point !

— Sans doute ; mais ils n'en font pas ostentation. C'est l'affaire de ceux qui ne veulent le pousser à la souffrance et se venter leurs convives de s'y livrer, mais eux-mêmes au contraire, doivent prendre un air de n'y pas tenir le moins du monde, et n'accepter que pour faire plaisir aux autres.

Jean trouva cela bizarre, mais n'y eut rien objecter, et promettant à son frère de ne pas se montrer gourmand, il demanda de combien de plats il pourrait manger.

— Sois tranquille, dit Jean le Sage ; quand tu en auras pris deux, à la substance, je te presserai du pied.

Ce fut alors convenu. Jean le Sot promit en outre de parler peu, de ne point bâiller tout haut, de se servir honnêtement d'un nouveau hor de poche, de ne point manger

avec ses doigts, de ne rien dire de ce qui lui viendrait à l'esprit sur les gens et sur les choses, et de consulter son frère en toute occasion.

Toutes choses réglées, ils se mirent en route. Le voyage fut gai. Comme un enfant qu'il était resté, Jean le Sot prenait intérêt à tout, et son frère le laissait parler comme une apoplexie à propos de tout ce qu'il y avait de bête ou d'histoire, colline ou ruisseau, exportant qu'enfin, la langue fatiguée, il garderait mieux le silence.

On les reçut comme gens attendus. À la Grangebière, tout était pareil, souriant, beau à voir, les parents accablants, les filles en toilette, la ferme propre et rangée. Tout d'abord, Jean le Sage nomma son frère et comme celui-ci n'était pas vilain garçon, la fille cadette lui lança un coup d'œil amical. Le père et la mère lui firent accueil, et, pour causer, lui adressèrent de ces questions qu'on fait aux nouveaux venus, si le pays lui semblait plaisant, s'il était content d'y être venu, s'il désirait faire leur connaissance. Mais à tout cela, il répondit non, ce qui sembla bien peu poli à tout le monde, et ce dont Jean le Sage lui fit les gros yeux, on y jouant un coup de corde si fort, que Jean le Sot, tout impatient, s'écria :

— Pourquoi me frapper ? Je fais ce qui est convenu. Je dis le contraire de ce que je pense.

Ces deux gens bien manducés, comme on imagine, et Jean le Sage eut beau protester qu'il n'avait rien pressenti de semblable et n'aimait que la vérité, on ne le crut pas, et la chose fut jugée loquée et mauvaise, car bien que ces gens, de leur côté, aient le soin de garder beaucoup de leurs pensées, de cacher leurs défauts et de se montrer à leur avantage, ils n'en trouvaient pas moins détestable que l'on ruse avec eux. Ainsi commença-t-ils à se dégoûter du prétendant. Cependant ils ne lui en firent que meilleure mine, et l'on passa les deux frères de se mettre à table.

ANDRÉ LEO.

(Le suite à un prochain numéro)

**CONTES POPULAIRES**

---

**JEAN LE SOT**

---

On plaça Jean le Sage près de l'aînée des deux filles, et Jean le Sot près de la cadette. Celle-ci était une rusée qui, voyant de suite à quel gargon elle avait affaire, voulut s'amuser. Après bien des taquineries en manière de politesses auxquelles Jean le Sot répondit si gauchement que tout le monde avait peine à se retenir d'éclater, elle demanda cotamment il trouvait sa sœur.

— Voilà, dit Jean le Sot, en regardant son frère avec un reste de respect malin, faut-il ou non maintenant dire la vérité ?

— Bien sur, dit Jean le Sage ; puisque sûrement elle sera flatteuse.

— Pour flatteuse, elle l'est, répliqua l'innocent, je ne trouve pas votre sœur si laide que mon frère me l'avait dit.

Prévoyant une sottise, Jean le Sage était bien empressé de parler très haut à ses fiancées, en même temps qu'il donnait au chien, sous la table, un grand coup de pied, qui le fit hurler. Malgré tout, la maligne en belle entendit les paroles de son voisin, et ceux qui ne les entendaient pas s'en doutèrent. Jean le Sage de ce moment, vit bien qu'avec son frère, tout tournerait mal.

Après qu'on eût mangé la soupe, la fermière passa sur la table une gilette fumante, qui depuis longtemps rejouissait les narines de Jean le Sot par sa bonne odeur, on se mêlait, avec les senteurs de l'ail et du persil, celle de la viande cuite à point. Il couvrait le plat de ses gros yeux, jusqu'à ce qu'on lui en eût servi une forte part, qu'il accepta sans façon, et alors,

se rapaisant les promesses faites à son frère, il prit gauchement sa fourchette et son couteau. Il n'avait pas, il faut bien le dire, l'habitude de s'en servir, en sorte que, levant les deux coudes à la hauteur des oreilles, il eut sang et eau, sans parvenir à déposer convenablement son morceau; mais bon n'était-il à ecabousser ses voisins de toute la sauce contenue dans son assiette. Les gens se regardaient, la fille cadette s'étouffait de rire en dessous, et Jean le Sage avait beau maîtriser son esprit, tout cela jetait dans la compagnie un embarras auquel on ne pouvait rien.

Il faut savoir que les gens de la Grange-lière étaient des plus connus il faut de l'endroit. Les fils faisaient les beaux dans les foires et aux ballades, l'aîné s'étant marié en redingote, comme un monsieur, le second fumait des cigares, et le troisième avait tant d'esprit qu'il étudiait pour le séminaire. Les filles savaient lire ou à peu près et se rendaient à l'église, avec des capes noires, leur pardessus à la main. Enfin, ils allaient, soit l'un, soit l'autre, tous les ans à la ville, et en rapportaient autre la fierte — des choses qu'on ne trouvait point ailleurs dans le village. Leur chambre était ornée de portraits de dames en grande toilette représentant les quatre saisons. Ils portaient des souliers l'été même à tous les jours. Ils étaient un peu dédaigneux des simples et prenaient beaucoup les belles manières.

On juge si Jean le Sot leur plut, et s'il parut remarquable à la fille aînée d'avoir pour beau-frère un pauvre garçon. Jean jouit lui, ne sachant guère de tout cela, continuant d'un grand appétit à manger de sa galette ce qu'il en pouvait arracher avec sa fourchette, bien jeune de n'oser y porter les doigts, quand tout à coup il se sentit presser le pied fortement. Il ne douta point que ce ne fut son frère, qui, selon leurs conventions l'avertissait de s'en tenir là; mais il trouva la chose par trop dure, puisqu'il commençait à peine, et qu'il était bien loin de se sentir rassasié. Cependant il crut devoir tenir sa promesse, et cessa de manger, mais bien en colère; aussi, regardant son frère lui fit-il des airs fureux, que celui-ci ne comprenait pas; car c'était

seulement le chien de la maison qui, en passant sous la table, avait marché sur le pied de Jean le Sot.

— Il faut que cette gibelotte soit mauvaise, dit la fermière, qui passait pour fine cuisinière et tenait à son talent, car vous ne l'achèvez point !

— C'est que je n'ai plus faim, répondit Jean le Sot, d'un air si bourru, qu'on ne put s'empêcher de rire, et en même temps, se caprice donna tout le monde, car on était au premier plat, et, comme on le sait, à la campagne, on a robuste appétit.

Jean le Sage ottonne comme les autres, se joignit à eux pour prier son frère de manger davantage, ce qui perut au pauvre sot d'une si grande hypocrisie qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son indignation, non en paroles mais par des mines encore plus grimaçques et des yeux si furibonds, que la cadette, se fendant, fut obligée de quitter la table, pour aller rire à son aise dans le jardin.

— Vous mangerez au moins de notre rôti, dit la fermière en posant une bode tranchée sur l'assiette de Jean.

Mais il jura qu'il n'en voulait point, et cependant le fumet de cette viande, relevé à la broche et appétissante de couleur dorée, lui chatouillant le goût si fortement qu'il en avait le cœur gros, et que des larmes lui en vinrent aux yeux.

Jean le Sage se douta bien qu'il y avait quelque malentendu là-dessous, mais plus il pressait Jean le Sot de manger à sa faim et sans se gêner, plus l'innocent lui faisant des yeux terribles semblait près de s'emporter, en sorte qu'il le laissa. Notre Jean le Sot resta donc à table sans plus rien goûter, pendant que tous les autres s'en donnaient à cœur joie. On lui offrit bien encore de la salade, remplie de câpres à l'ail que, rien que par son odeur, faisait d'aper les maîtres, puis de la crème, et de la torte aux prunes, bœuf et pourceaux, mais il tint bon et refusa tout. La fermière s'en fâcha, disant que sans doute il avait dégoût de sa cuisine, pendant que le pauvre gars, tout irrité de besoin et de gourmandise, en faisait cas, au contraire, plus qu'aucun autre.

Après le souper, la soirée ne fut pas longue, et parce qu'à la campagne on se con-

cha toi, et parce qu'il n'y a pas de monde, gène ne savait que dire.

Quand les deux frères furent seuls dans leur chambre.

— Me diras-tu, s'écria Jean le Sage, pourquoi tu t'es ainsi privé de manger comme si la sauce est déjà suspendue ou que tu eusses trouvé des araignées dedans ?

— Et toi, me diras-tu s'écria Jean le Sot, débordant enfin de colère, pourquoi tu m'as marché sur le pied comme cet animal dit, quand je n'avais encore mis dans ma pauvre pensée qu'une lauchie ?

Ils s'expliquèrent alors, et Jean fut bien desolé d'avoir pris la patte du chien pour le pied de son frère. Ils se couchèrent dans le même lit, sur une multitude de campagnon, ou l'on dégringole volontiers une paire de draps. Mais après ce voyage de six lieues par monts et par vaux, au grand air, et après un bon repas dont il n'avait eu que les faneuses, l'estomac du pauvre Jean était d'être vide, et ne voulait point dormir. Jean le Sage, lui, tout oppressé, eut bien voulu monter à son aise, mais son frère à tout instant le rappelait en se retournant et en soupirant. N'y pouvant plus tenir à la fin.

— Excuse dit Jean le Sage il n'y a point de mal à prendre ce qu'on t'offrait de bon cœur. Va donc au garde-manger, tongs bruits, et prends-toi discrètement quelque morceau.

Jean le Sot, content, ralluma la chandelle et descendit. Le garde-manger se trouvait dans une petite pièce d'entresol, où ne couchait personne mais il fermait à clef, et cette clef la femme qui était une femme d'ordre et d'économie, l'avait emportée si bien que Jean le Sot ne trouvait rien à se mettre sous la dent pas même un morceau de pain, car la larche se trouvait dans la cuisine, où couchaient les maîtres, et où l'on avait mangé. Il n'avait seulement dans une mure tout pétrissable du lait et de la farine.

— Oh ! oh ! se dit Jean fort bien ! Croit-on que je vais me laisser attraper pour cela ? Non, non, je ne suis pas si embarrassé. Voici un fagot, une chemise, des marmottes je vais faire de la lauchie.

Il alluma le feu, mit le lait dans une



moment, et comme ce devait être un peu long, il tenta prévenir son frère, pour qu'il ne fut pas inquiet de lui Jean le Sage dormait.

— Eh ! eh ! dit Jean, le poussant ; oh ! eh ! m'entends-tu ?

— Qu'y a-t-il ? dit l'autre, se frottant les yeux.

— C'est pour le dire de ne pas impatiencez parce que . . .

Il raconta ce qu'il allait faire

— C'est de plus court de me laisser dormir ! dit le pauvre aïe. Car, à présent, je crains bien qu'on ne t'entende faire toute cette cuisine. Et pour qui nous prendra-t-on ? Pour Dieu, ne fais pas de bruit !

Sans répondre, répondit Jean.

Il redescendait, quand son frère le rappela.

— Je n'ai pas voulu paraître gros mangeur au souper, dit Jean le Sage, et puis, tu m'as privé de dormir si longtemps que ça m'a creusé l'estomac. Quand la bouillie sera faite, monte m'en qu'enque peu.

Le feu s'était presque éteint ; il fallut le rallumer, le lait se fit longtemps pour le cuire, enfin la chose dura près d'une heure.

Jean, heureusement trouva des cuillers et des assiettes. Il y versa la bouillie en mangeant copieusement, puis se tint en devoir de servir l'assiette de son frère. Mais tout cela avait pris du temps, et la chandelle qui n'était pas longue s'était consumée en sorte qu'elle s'éteignit comme Jean montait l'escalier.

Cela le mit fort en peine. Il ne connaissait pas les adresses et n'était point habitué à se tirer aisément d'un embarras. Il arriva donc tout désorienté sur le palier et se prit à chercher la porte à l'aveugle. Et comme il n'avait jamais pu distinguer sa droite de sa gauche, cela fit qu'au lieu d'ouvrir la porte de son frère, ce fut dans la chambre des filles qu'il entra. Cette chambre était d'ailleurs toute semblable à l'autre, et Jean se guida facilement jusqu'au lit.

— Je n'ai plus de chandelle, dit-il à mi-voix ; mais, comme tu vois, je suis ne retrouver tout de même. Dépêche-toi de manger, il y a encore un reste de bouillie dans la marmitte, et je veux t'aller réchauffer.

Les deux aïes dormaient de tout leur

cœur, et l'aînée avait l'habitude de respirer très fort en dormant, et, comme on dit, de souffler la soupe.

— Elle n'est pas trop chaude, lui dit Jean. Prends-la, je te dis, j'ai déjà mangé la mienne.

Comme il ne portait point tant, son frère lui ayant fort recommandé de tout laisser sans bruit, sa voix ne réveilla point les deux dormeuses, et celle qui soufflait n'en souffla que mieux.

— Je te dis qu'elle n'est pas trop chaude, répéta Jean impatiente. Mange donc.

Mais on continua de souffler, si bien qu'après deux ou trois instans de plus, notre sot, qui n'était point patient, comme on sait, et qui hait ses ennemis du cœur par-dessus tout, jeta l'oreillette au nez de son frère, ou du moins de la personne qu'il prenait pour lui, et s'en alla.

Un coup, la fille ne manqua pas d'être réveillée, et, jetant des cris, réveilla sa sœur, et, se sentant l'une et l'autre empaillées dans cette chose collante, elles ne pouvaient comprendre ce qui leur était arrivé, elles se levèrent toutes deux saisies de peur et de dégoût.

Il y a là-dessous quelque sorcellerie, dit l'aînée. Ce garçon, venu hier, a quelque chose d'extraordinaire. Il a est pas naturel, de faire tant de grimaces et d'être si sot. Et puis, pourquoi n'a-t-il pas voulu manger? Il ne me plaît point d'entrer dans cette famille-là.

Elles prirent seulement leurs jupes de dessous on toute blanche et descendirent pour se laver dans la cour à la fontaine, car ce n'est pas l'habitude, parmi nos gens de campagne, d'avoir de l'eau dans sa chambre, et chacun va seulement se débarrasser, le dimanche, à la fontaine, ou dans l'uyver.

En traversant la pièce d'entrée elles entendirent des grincemens sourds, caverneux, ce qui, épouvantées comme elles étaient déjà, les fit presque tomber à la renverse. Elles eurent honte pourtant d'appeler, étant en chemise ou à peu près, et, déverrouillant en hâte la porte, elles se sauvèrent dans la cour.

ANDRÉ LEO.

(La suite à un prochain numéro)

**CONTES POPULAIRES**

---

**JEAN LE SOT**

---

Pendant ce temps, Jean le Sage, inquiet de ne pas voir revenir son frère, s'était, lui aussi, léré ; à peine les filles étaient-elles passées qu'il descendait éperonement l'escalier. Il n'avait pas quitté les dernières marches que les mêmes grognements frappèrent son oreille, et connaissant l'esprit de son pauvre frère, ce ne fut pas de secret que lui en crût rien ; mais plutôt de quelque triste nouvelle. Il s'avança donc, et ayant ramené le feu en soufflant sur des brindilles, il vit vagiter un corps d'homme surmonté d'une étrange chose noire à trois pointes et c'était de là que parlaient les grognements en mots lezards si terribles et si étouffés, qu'il fallait croire qu'on étranglait quelqu'un là-dedans.

Jetant alors d'autres sarments dans le feu, il obtint une flamme, et reconnut enfin que ce corps était bien celui de son frère, et que la chose noire était la marmite, dont il s'était collée sans doute en voulant lecher le fond. Jean le Sage essaya d'arder le sot à sortir de la marmite, mais il n'en put venir à bout. Ils avaient beau tirer par en haut, ou secouer par en bas, la marmite ne lâchait prise et la malheureuse tête enfermée là-dedans était si rouge, si gonflée si percée de vena, qu'il n'y avait apparence qu'elle en put sortir jamais. Et Jean le Sot, fou de désespoir, et le cou presque brisé, poussait de tels hurlements

que s'ils n'eussent été détrempés par la marmite, et du côté des maîtres du logis par une grosse porte de chêne, il y avait de quoi faire accourir tout le monde, comme à l'assassinat ou au feu.

C'est alors que Jean le Sage regretta bien amèrement de s'être chargé d'un pauvre gargon, car il dut mettre le feu à la ferme en son absence, et il eut voulu se trouver à cent lieues de là, car il se mourait de honte à penser qu'on allait les surprendre en cet état. Il eut même l'idée d'emmener son frère en cet équipage, tout de suite, mais ils pouvaient être poursuivis pour le vol de la marmite. Et comment Jean le sot eut-il pu monter à cheval ainsi ? Enfin il ne vit rien que de consentir à son frère de s'aller frapper à l'uto lors qu'il eut une grosse pierre, et de se délivrer de la marmite en la cassant.

Le lendemain du jour commençant à peine Jean le sot, décidé à suivre ce conseil, espéra un peu, souleva la marmite par les anneaux, de ses deux mains et fut conduit par son frère un peu plus loin que le bord de la porte, car dans sa brulure ordinaire craignant d'être rencontré par quelqu'un à cette époque, Jean le Sage se hâta d'aller plus loin. En inclinant un peu la marmite en arrière, le malheureux confus distinguait son chemin deux pas en avant de lui.

Il se dirigea, sans trop savoir où, du côté de la fontaine, là voyant deux choses blanches, et il prit pour des pierres, il s'y rendit tout droit, et de toutes ses forces il y cogna sa marmite. Mais tout aussitôt des cris retentirent et les deux pierres blanches se redressant, prirent la fuite avec de tels gémissements, que Jean le sot tout effrayé de peur de laisser tomber, assez heureusement pourtant, puisque la marmite se cassa bien dans lui produisant dans le cou une douleur insupportable. Quand il se releva il y avait une fumée dans la maison, on s'appelait, les gens couraient en tous sens.

Jean vit bien qu'il allait être blâmé comme toujours et cette crainte le prenant, malgré la joie qu'il avait d'être débarrassé de sa marmite, il voulut se sauver dans sa chambre, où, pensa-t-il, il ferait semblant de dormir. Il prit donc sa course et rentra, mais il rencontra sur

l'escalier la servante, qui descendait avec sa lampe à la main, et put en la voyant, fut si effrayée qu'elle se mit à crier et laissa tomber sa lampe, croyant fermement que c'était le diable.

L'arrivement à la voir ainsi tout rayé de noir de sang, de l'œil et de bouche, avec ses gros yeux effarés, qu'on eût dit de malins, il était difficile de le prendre pour un chrétien.

— Vous n'avez qu'à faire vos paquets, dit tristement Jean le Sage, et à dévaler pour ne pas être mis à la porte.

Effectivement, ils partirent bientôt après, sans qu'on eût eu de les retenir, et tout le long du chemin Jean le Sage, sans prononcer une parole, machonnait son bâillon. C'était pareil compagnon, se disant que, malgré toute sa présence à lui et ses bonnes façons, jamais il ne pourrait mener à bien sa banque tant que son frère serait avec lui.

Pour Jean le Sot, il n'avait pas compris encore pourquoi ils partaient si vite. Il avait offert de tout présenter sur lui, généralement bien que dit-il, ce ne fut pas de sa faute, et il estimait que, pour une si mince cause, un mariage fut rompu.

De ce moment Jean le Sage n'eut qu'une idée, celle de se débarrasser de son frère, honnêtement. — Il finit par trouver un moyen qui lui sembla bon.

A l'autre bout du village, vivait une femme entre deux âges, veuve avec un enfant, et qui se pressait, outre sa maisonnette et un fort petit jardin, que ses doigts et sa quenouille l'ont bien petit le pain s'obtenant à grand peine, et s'en eussent été glaner en temps des moissons, et ramasser ainsi quelques gerbes, la sonne se serait fait sentir l'hiver sans ce pauvre tout l'enfant un peu malade, avait peine à s'élever et de bons soins lui eussent été nécessaires. Cette femme était propre, honnête point méchante, elle avait de l'ordre, de l'expérience, du bon sens, et l'on savait qu'elle se méfierait volontiers pour employer du travail d'un homme, celui des femmes étant partout si mal payé qu'elles n'y peuvent guiser leur pauvre vie, même en s'y acharnant de l'aube à la nuit.

Jean le Sage pensa que si cette femme

voulait épouser son frère, elle pourrait peut-être par quelque moyen faire trop mauvais parti, et le rendre honnête. Tout en songeant elle-mêmes du bien qu'il avait.

Il parut donc un jour à Jean le sot qui ouvrit bien l'oreille la-dessus, et sans balancer, tout gauderet, donna la plus jeune fille du village.

Ce qui prouve qu'il n'est pas si en toute chose, et que ses deux yeux n'y voyaient pas mal. Il ne fut pas facile de lui faire comprendre que la belle se vint de lui.

— Je l'aimerais tant disait-il sans cesse, comme s'il croyait, l'innocent, que l'aimer est tout en ce monde.

On ne put même l'empêcher de parler à cette fille, et comme elle était adolée d'un riche garçon, qui ne la courtisait point pour le bon motif, et qu'elle désespérait de prouver, Jean le sot se débatta belle. Pourtant, elle eut l'humilité de le refuser.

Par son côté la veuve eut accepté volontiers un homme avisé, intelligent et avantage de toutes manières. Mais tout à son aise, elle se mit à l'abord qu'elle n'en voulait entendre parler.

Mais pour le sage, surtout quand il s'agissait de ses intérêts, avait une véritable simplicité, et il reconnut à la charge et surcoût et avec de si bonnes raisons, qu'il fallait être à la fin de son aïe.

— Tu veux une femme saine et jolie, dit à son frère. L'autre oui. Ne vois-tu donc pas que c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme. Tu vois que l'un vous envoie est toujours en grand peril. Pour une maison des lampes des bouffes, il n'y a point de danger. La loi défend qu'on y touche. Pour une courbe d'argent, il suffit de la bien cacher. Elle ne touchera personne. Tout autre bien enfin reste indigne à son maître, et ne va point de lui-même trouver ses vœux. Il n'y est point ainsi d'une femme jolie. Elle éprouve le besoin d'être admirée. Elle sait que la beauté rejoue les yeux et le cœur des hommes, et quand elle voit son mari à bon L'usage à son bonheur qu'il ne le sent plus l'âme généreuse d'une femme n'est point satisfait. Elle est frustrée de son flatteur, et veut employer les dents que le ciel lui a départis. Ajoute à ce désir louable le bienfaisance,

les soupers les adornations les enseignements de l'encreux qui s'achète de la ou l'on demande ce qu'on feroit l'on ne demande qu'à dîner, et l'on de l'on les secrets de perdre l'innocence dans les jours tranquilles d'un mariage que nul ne pourra l'ouvrir.

A la suite il disait :

— Je contents qu'il n'a pas l'esprit aiguise : mais le grand défaut de tout mariage à savoir qu'on sera le maître, et l'autre ainsi tout vide en votre faveur. Ce qui n'est pas de l'âme qui a été doucement remuée pour l'âme de l'âme. Avec un tout d'âme, on le mène au bout du monde. Il est facile à l'ouvrage en ce qu'il n'a pas l'âme, et si je ne voulais moi-même prendre femme je ne demanderais qu'à le garder près de moi en jouissant de son bien. Mais les femmes que l'on voit sont des machines pour les parents du mari et je ne veux pas que mon cadet soit mal regardé chez moi.

Tout dit-il qu'à la fin il les persuada l'un et l'autre et que Jean se fit entra en mariage.

Ce ne fut pas sans qu'il eût juré en tout que pour de mariage, même par les meilleurs en sont exemptés que l'on ne se voit pas sans se voir d'un pareil époux !

Jean, cependant s'attacha bien vite à sa femme et celle-ci d'abord contente aux promesses de Jean le sage essaya de le bien conduire et l'en tirer les parts. Mais elle vit bientôt qu'il n'était capable d'aucun travail ou il fallait le mander à l'école et que même dans les heures qu'il avait le plus habitude de faire il gâtait tout par les idées extravagantes qu'il lui venait.

Comme elle ne pouvait aller plus loin et labourer avec lui, elle essaya de prendre un domestique pour le conseiller et l'empêcher de faire des sottises, mais on ne peut pas que sont les gens quand mal instruit ne les excite à tout faire. Au lieu de conseiller son bon sens, le serviteur s'en amusa, et les sottises se trouvaient doubles. La femme de Jean le sol abusa peut le parti d'affaiblir leur bien et de retirer son bien chez elle pour qu'il s'occupât simplement de faire le petit jardin et de l'aller au ménage.

Mais cela même, on va voir comme il s'en tira.

Un jour qu'elle était pressée de sortir à la dévotion aux champs sa chèvre, elle pria Jean le Sot, pour qu'il ne rendit pas à rien faire, de rincer les verres au noiro, parce qu'ils avaient eu de la compagnie, et, mettant de l'eau dans un grand plat.

— Voilà, lui dit-elle, en rince avec les doigts durs, tout autour jusqu'à ce que ce soit fini.

Lors elle partit. Revenant une heure après, des loisons, elle entendit comme des bougerments et se hâtant d'ouvrir la porte elle vit Jean le Sot dans la même position où elle l'avait laissé, qui rinçait toujours le même verre. Il sanglotait, et ses mains louchaient dans l'eau.

— Quel-~~le~~ que tu as? lui demanda-t-elle, et pourquoi pleures-tu?

— Ne vois-tu pas comme-t-il que je ne peux pas en laver un seul? Tu m'as dit de lui verser jusqu'à ce que ce fut fini; eh bien, je tourne depuis une heure et cela ne finit pas, et je ne puis trouver le bout de ce maudit verre. Aussi, j'aurais-je risqué un bon bois déjà, si je n'avais craint de le lâcher.

Un autre jour qu'il avaient vendu leurs moutons et qu'ils devaient se rendre à la halle pour vendre la laine, la femme de Jean le Sot se trouva tout à coup si malade qu'elle ne put faire le voyage. Bien que tout fut prêt et qu'ils eussent besoin d'argent, elle ne pouvait se décider à laisser Jean chargé de la vente, redoutant quelque fautive aventure. Cependant, il voulut absolument partir et prouant de si bien faire qu'après lui avoir souvent repété le prix qu'il devait exiger, ou sans quoi rapporter la laine, enfin, toujours inquisite, mais lasse de disputer la femme, elle consentit. Il devait d'ailleurs conseiller son frère qui serait à cette halle également.

ANDRÉ LEO.

(La suite à un prochain numéro)



CONTES POPULAIRES

---

JEAN LE SOT

---

C'était pour Jean un grand plaisir que d'aller à la foire ou au marché. Les cloches qu'il y voyait lui semblaient les plus belles du monde. On châtiait avec ses verreries, ses payers d'or et sa musique, représentant peut-être quelque chose comme une majesté royale, et il éprouvait à cet égard le même sentiment que des diamants plus éprouvés et des pierres plus brillantes inspirent à d'autres hommes gens. Ce jour-là, quand il fut sur le devant de la foire, après avoir déchargé sa baine, il se mit donc à regarder tout autour de lui, de cette même étonnement et de ces gros yeux éblouis, qui le faisaient tout de suite reconnaître pour ce qu'il était.

— Eh ! dites donc, l'ami, voulez-vous que nous échangeons quelques livres de mon plomb pour quelques livres de votre laiton ? lui demanda, pour plaisanter, un marchand qui était à côté de lui.

Jean se tourna vers le marchand de l'air d'un homme à qui l'on fait une proposition sérieuse et repoussée :

— Je vous remercie, mais j'ai eu déjà

bien avec de peine à porter ces quarante livres de laine pendant trois heures, je ne pourrais supporter le faix de quarante livres de plomb.

Le marchand, par cette réponse, vit à quelle sorte il était usé, et comme c'était un homme rapide et de mauvaise foi, il eut l'intention de tromper ce pauvre innocent.

— Bah! dit-il, vous trouveriez bien quelque charrette ou mettre ce plomb et l'affaire se vendrait la peine. Pour moi j'y perdrais cela est clair; mais je veux quitter le commerce et autant vaut que ce soit vous qui en profitiez.

La boutique de cet homme était une sorte de magasin où l'on voyait ensemble toutes sortes d'objets, vieux fers, vieux ustensiles, vieux habits, et jusqu'à des livres de plomb, attachés de dessus les toits.

— Ce serait en effet, un marché superbe, se dit en le dit, tout le monde sait que le plomb est bien plus lourd que la laine. Mais une chose m'arrête, c'est que ma femme n'a ni fortement recommandé de lui rapporter de l'argent.

Cependant, il refusa un bon prix qu'on lui offrit de sa laine, et continua de regarder le marchand de ferraille du coin de l'œil.

Le rusé voleur vit bien qu'il ne s'agissait que de rendre la tentation plus forte, et sortant de sa lingerie un bonnet à pointes et à galons d'or, qui avait appartenu à quelque jockey, il offrit à Jean de le lui montrer par dessus le marché. Notre homme transporté de joie, tapa dans la main du marchand et tira ses quarante livres de laine fine et blanche contre quarante livres de plomb vilain et grossier. Quand celles-ci eurent été pesées, seulement il fut bien surpris de voir que cela faisait si peu de volume, et commença de soupçonner quelque fraude.

Cependant, craignant de se faire des poids, il mit le plomb sur son dos et tout pensif s'en alla. Ayant tant d'encre écrite, il ne pouvait revenir de sa surprise de voir un bonnet chargé qu'au-dessus de sa tête, et se croyait là-dessus assés bien qu'un bonnet, ne pouvait-il s'étonner avec qu'on ne le respectait point,

et d'entendre les enfants de la ville courir après lui et le suivre en criant : *La fou! la fou!*

— *Fou! répétait-il, fou! je ne sais qui l'est là.* mais les choses de ce monde lui paraissent aller de travers, et tout au rebours du sens commun. Si cela continue, je finirai par croire à quelque tour de sorcellerie. J'ai cependant fait pour le mieux.

Il fallut voir la scène que lui fit un homme on ne sait où, au lieu des quatre-vingts beaux freres sur lesquels elle comptait si bien, que quelques misérables de vieux pleureux. Elle se mit à croire qu'elle avait pris un tel homme seulement pour son chagrin, sa honte et sa ruine; et Jean fut bien triste de voir qu'on ne l'aimait point, et que ces bonnes intentions n'étaient rien pour elle. Il se mit à pleurer, et pleura pour l'espérer d'être peut-être une autre fois. — Comme il ne s'agissait que d'acheter une orgueilleuse à mariage, elle le laissa retourner à la ville la semaine suivante.

Jean y arrivait à peine qu'il se fit sur la place un grand mouvement : les gens de toutes parts se massaient autour du centre, et virent de quoi il était question. Un prince venait. — on ne sait au juste la date de ce fait, — offrir à ce peuple de se donner à son bonheur par obéissance pure, et par le seul désir de satisfaire ces motifs de dévouement et d'abnégation qui ses discours officiels en font foi — habitude naturellement le cœur des peuples.

Celui-ci ne demandait à ces gens qu'un simple serment d'obéissance et le droit d'entretien pour leur seule quelques années sur le territoire moyennant quoi il présentait de leur avenir au vie et de leur donner une prospérité certaine. On en avait peut-être vu Jean fut tout au jusqu'au fond de l'âme d'une si grande dévotion. mais comme il admirait les sentiments de ce prince et apprenait à son offre, un homme se leva d'entre la foule, et dit :

— Pour qui nous prend-on de venir nous conter de pareilles sottises? Sermons nous des enfants? Vous nous en faites trop et mal de dire d'être jusqu'ici? Qui donc ferait mieux nos affaires que nous-mêmes? Et pourquoi cet homme prendrait-il nos

intérêts mieux que nous ?

C'est une vérité, que chacun peut comprendre pour la trouver en soi. Ici, on est porté pour son intérêt plus que pour celui des autres. Si donc cet homme était chargé de ces intérêts, il est à craindre qu'il mettrait le sien à la place, admettant même qu'il ne s'en aperçût point. Et par là, ne saurions-nous voir nous-mêmes ce qui nous arrive ? Interprète est le même langage plus de dépenses et plus de conséquences pour nous ?

Beaucoup dans la foule approuvaient en dire, et Jean lui-même en fut ébranlé. Mais qu'il lui en coûtât de refuser ce bon juron. Mais d'autres gens allaient et venaient dans l'assemblée, les uns parlant haut et les autres chuchotant, et tarder que les premiers vantaient en paroles approfondies, et qui endormiraient l'oreille, les vertus du prince et la prospérité dont il faisait jouir ses sujets. Les autres se taisant dans les groupes, disaient que rien n'était plus redoutable aux gens de bien, sous et aux gens l'esprit que l'aveuglement des masses, qui ne savent jamais distinguer les hommes supérieurs, ni les récompenser largement que quelques intelligences, en bien comprenant de la valeur, les peupler en retard ne savent ce qu'ils font, et que sur ce point, le fait renversant l'arithmétique, beaucoup valent moins que plusieurs et plusieurs moins qu'un, surtout quand ce ne sont que de ces intelligences que le ciel a spécialement formées pour gouverner la terre. Car depuis que les hommes ont appris, à ne pas douter, la science de ces sur les masses de ce bas monde, ils ont appris en même temps à distinguer les différences qui séparent les hommes, et il est bien évident pour une spéciale sorte de talent, et que les pasteurs de l'humanité le sont désignés par l'Éternel. Heureux les hommes d'avoir des bœufs ! etc.

Plus bas encore, à l'oreille des gens, ils ajoutaient :

— Vous êtes un homme sage, vous, et plein de bonnes intentions, mais votre vision n'est pas de même, et vous avez tort d'écouter de vos idées belles et portées, et le prince n'est là pour empêcher les méchants de perdre l'état.

Et ils revenaient alors sur les projets de

ces hommes pervers des choses terribles, et qui faisaient dresser la tête sur les carreaux.

Après de tout ce qu'il entendait de courtoisie et de courtoisie, Jean le Solitaire sortit de la suite et s'en alla remettre ses espérances dans une avenue plantée d'arbres. Il était là depuis peu de temps, quand il vit venir à lui un cortège de gens, à cheval et en carrosse, qui avaient tous des habits magnifiques et des épées au côté. Les gens marchaient en même temps.

« Le prince le prince »

Et Jean le vit passer devant lui dans son beau carrosse, avec la princesse sa femme et les petites princesses ses filles et les petits princes, et un nombre prodigieux de gens de cour. Et Jean le Solitaire se trouva bien heureux de voir de si belles choses. Il fut étonné seulement que le prince et sa famille eussent le nez fait à peu près comme tout le monde, et que ce grand homme fut si petit. Car il était toujours ainsi de ces gens-là plus grand que nature en quelques-uns de leurs traits particuliers qui les distinguaient du populaire.

Et la figure du pauvre Jean en tout temps restait la même, et ainsi dans les moments d'étonnement. Aussi fit-elle rire le prince, qui de bonne nature lui dit : « Le pauvre, l'air ! » Une telle faveur toucha Jean le Solitaire au point qu'il en perdit l'équilibre, et la princesse, qui ce jour-là, saisissait toutes les occasions d'être bonne, le voyant par terre, lui fit remettre un petit coin.

Cela mit fin à toute hésitation dans l'esprit de Jean et il entra dans la ville, en criant à haute voix : « Vive le roi ! » Et se rencontrant avec un homme qui cherchait encore à détourner le peuple d'accepter le souverain alléguant la guerre et les impôts, Jean tendit sur lui et le battit d'impuissance. Puis il s'en alla, craignant qu'il fût difficile de bien l'appréhender pour ne pas accepter les services d'un prince si plein de noblesse d'un prince qui l'appelait, lui Jean le Solitaire, ami ! Ne faisant-il pas être lui pour ne pas voir qu'un homme, possesseur de si beaux carrosses et de tant de petits coins venait enlever tout le monde. Quant donna-t-il sa voix avec enthousiasme, beaucoup d'autres firent comme lui, et le prince fut nommé souverain par acclamation.

son, qui, jusque-là, s'était gouverné lui-même.

Jean s'en revint transporté, pensant à ces choses, et tenant dans sa main l'aiguille pour les matériaux qu'il rapportait à sa femme. Certaine affaire l'ayant détourné dans un pré, derrière une haie, il arrêta près d'un tas de foin, arrond, comme une pelote et pour se débarrasser de l'aiguille, au moment il l'y piqua. Soudainement, il eut beau la chercher ensuite, il ne put la retrouver, et s'en revint tout penaud à la maison. Il racontait à sa femme l'affaire du prince, et ne tarissant point là-dessus, quand elle lui dit :

— Et mon aiguille ?

— Ce n'est pas ma faute, dit Jean, si elle s'est perdue, je l'avais piquée dans une meule de foin.

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-elle, tu ne seras jamais le petit au grand que des autres. Il lui faut la piquer dans le collet de ta veste. Aussi, tu ne l'aurais point perdue.

— Une autre fois, dit Jean, sois tranquille, je le ferai.

— Ce n'est pas trop sa femme pour ne pas souffrir de ses remontrances et s'efforcer de la contenter.

Une autre fois donc, étant allé chercher un sac de charbon, il le rapportait sur son épaule quand, se rappelant la recommandation de sa femme, il l'en retira et le piqua dans sa veste, ce qui y fit, comme de juste, un grand trou, outre que cela pour la marche était fort gênant. Mais il avait une si grande bonne volonté, qu'il supporta cela sans. Aussi donc, fut-il bien fâché quand il se vit repiqué par sa femme à l'arrivée, pour avoir fait ce qu'elle avait dit.

— Hélas ! comment d'un m'y prendrai-je disait-il avec désespoir, j'ai beau lui obéir, en tout, elle n'est pas contente !

ANDRÉ LEO.

(La suite à son prochain numéro)

**CONTES POPULAIRES**

---

**JEAN LE SOT**

---

Cependant, comme au milieu de toutes les paroles que sa femme avait dites, Jean avait retenu celle-ci : « qu'il aurait dû apporter la chose sur son épaule, » il n'y manqua point lorsque sa femme l'envoya querir dans une ferme un petit cochon qu'elle y avait acheté. Quels cris, quel vacarme, quels embarras fit sur les épaules de Jean cette bête abrutie, qu'il tenait par les pieds ! Je vous le laisse à penser. Elle eut pu le devorer et se contenta de lui déchirer les oreilles ; mais il tint bon, et, tout en rugissant de douleur, ne la lâcha point.

— Que t'est-il arrivé, grand bleu ! s'écria la femme épouvantée, en le voyant couvert de sang et tout bruyant de sanglots.

Elle n'eut pourtant pas le courage de le pousser davantage, en le voyant accommodé de la sorte, et se contenta de pleurer elle-même sur le sort qu'elle s'était fait en prenant un pareil mari.

— Il fallait le trainer par une corde derrière toi, dit-elle seulement.

— C'est bien, répondit le malheureux, une autre fois, je serai ainsi.

Le lendemain, en effet, quand elle l'en voya prendre chez le marchand une terrine, il eut soin de se munir d'une ficelle, et l'ayant attachée autour d'une des anses, il trenna la terrine derrière lui. Ayant arrangé cela, il tomba le long du chemin dans ses lubies ordinaires, qui lui donnaient un air tout révolté, et pendant lesquelles le peu d'orgueil humain qu'il avait s'était promener on ne sait où. Ses pas l'ayant ainsi entraîné près de sa femme, il s'arrêta près d'elle avec un air ébaubi.

— Eh bien, demanda-t-elle, tu ne rapportes pas ma terrine ?

— Si bien, dit-il, en tirant triomphalement la ficelle posée sur son épaule. Mais l'ayant tirée jusqu'au bout, il vit qu'il n'y restait plus que l'anse attachée, et ne put imaginer comment cela s'était fait.

Je l'avais pourtant mise la toute entière, murmura-t-il, en vérité, je n'ai pas de chance !

— Pas de chance ! cria la femme. C'est moi qui n'en ai pas, de me voir liée à quelqu'un si bête qu'il n'a d'autre que la figure, et que notre chat ou notre chien eussent été plus dignes que lui du capotène.

Sur cette injure, la plus dure outrage-met qu'on puisse faire à un chrétien, le pauvre Jean se mit à pleurer amèrement, et s'efforçant de cacher en un coin du jardin, près de la fontaine, il se lamenta de sa triste



## Destinée

Il était là depuis longtemps et se sentait le cœur de plus en plus gros, car il y avait pourtant des choses, celles qu'on n'apprend pas, qu'il sentait aussi bien qu'un autre, et il voyait trop que son absence n'inquiétait personne, et que nul n'avait songé à lui.

— Ils disent tous que je ne suis bon à rien, pensait-il en pleurant des larmes chaudes. Est-ce donc si facile? Pourtant, je les aime de tout mon cœur; mais cela ne leur fait rien.

Comme il se plaignait ainsi, un homme qui, passant dans la rue, derrière le jardin, l'entendit et franchit le passage dans la nuit pour venir à lui. La nuit déjà s'était faite, mais la lune brillait d'une belle clarté.

— C'est toi, Jean le Sot? Et que fais-tu là?

Celui qui parlait ainsi était le docteur du village, un homme très savant puisqu'on ne pouvait lui faire une question qu'il n'y répondit sans hésiter. Lui-même se tenait pour un personnage de grande valeur, et il guérissait, disait-il, tous les malades, excepté ceux que Dieu voulait absolument appeler à lui. Et plus d'une fois il parut à ce dire, que le bon Dieu tenait à la santé d'un grand nombre des gens de ce village, mais enfin ces ruses-là sont bonnes à donner, car si ne saurait absolument prouver le contraire. Jean comme tous ceux qui ont le cœur très profond, sentait une sorte de honte de montrer sa peine à un étranger. Aussi répondit-il :

— Je regarde la lune.

La lune? dit le docteur, qui menaça via à vis d'un pauvre homme comme ça-ci-là, aimant à faire le savant, sans en comprendre ce que c'est!

— Vous vous moquez de moi, reprit Jean, la lune je la connais bien. Ne l'ai-je pas vue depuis que j'étais petit ?

— La lune, dit le docteur, est le satellite de la terre, et telle que tu la vois là-haut, avec sa même forme elle renferme des montagnes et des volcans.

— Est-ce que vous ne prenez pour un sot ? repliqua Jean. Il n'y a rien dit tout dans la lune. Et pas pourrait-elle en avoir, n'est-ce pas plus large qu'une des deux mains ?

— L'autre ignorant, reprit le docteur, la lune a 38 millions de kilomètres carrés de superficie totale, c'est-à-dire qu'elle est quatre fois plus grande, non pas que la France, mais que l'Europe tout entière. C'est l'ignorance qui te la fait croire si petite car elle est, en réalité, à plus de 3000 lieues d'ici. Sois sages d'ici.

Et content d'avoir ainsi étalé sa science, le docteur reprit son chemin.

— Quarante-vingt-dix mille lieues, se dit Jean, quand il fut tout seul, est-il tout ça serait plus bon que des farces ! On veut se moquer de moi, je n'en vois, mais pas si sot ! Non, non elle n'est pas seulement pas bien haute, et quand elle passe au-dessus des grands ormeaux, j'ai toujours peur qu'elle ne s'y accroche.

Il revint, revint à cela, et depuis, cette idée lui revint souvent dans la tête.

Cependant, maintenant qu'on avait un roi, il était question de guerre. Il était question aussi des belles dames que le roi donnait, et des splendeurs de sa cour, et de la grande générosité du prince qui entraînait tous ceux qui étaient autour de lui. Un centaine de quelques livres, qu'il fit remettre aux victimes d'un grand incendie, porta l'air d'un cadeau au coin de dans le pays. Tout était donc prêt le mieux, lorsqu'un jour les habitants du village re-

current de petits papiers qui les engageaient à aller payer l'impôt, sous peine de contrainte, et ils virent là-dessus des sommes bien plus fortes que celles qu'ils avaient payées jusqu'à là. Pour Jean on lui redemandait non-seulement le petit den qu'il avait reçu, mais cinq ou six autres, et il se rendit encore chez le bailli, disant qu'il devait y avoir erreur, et qu'il s'en plaindrait au prince. Il se trouvait là un grand nombre d'autres habitants venus pour le même motif.

Le bailli était un homme sage, qu'on n'avait pas encore eu le temps de changer, et il recevait toutes ces plaintes en haussant les épaules et en soupirant tristement.

— Que voulez-vous, disait-il, il faut de l'argent aux rois.

— Que dites-vous là? répliqua Jean, ce sont les pauvres qui en ont besoin d'argent, et ce sont les rois qui le donnent.

— Tu breilles! dit le bailli, tu crois apparemment que c'est des riches que vient la richesse!

L'archevêque secoua Jean.

— C'est tout le contraire, dit le bailli, ce sont les riches qui la reçoivent, et ce sont les pauvres qui la perdent. Car c'est la sueur qui produit l'or et les riches ne vivent ni ne travaillent. Vous avez voulu avoir un monarque et une cour il faut les payer. Ne seriez-vous pas trop heureux de vous procurer ainsi, grâce à votre argent, un foyer de splendeur ou vous débiter les yeux?

— Mais dit un homme les laquiers qu'il a donnés pour des marchandises venant de notre poche?

— C'est ainsi qu'il vous rend ce qu'il a reçu de vous, dit un partisan du roi; c'est un moyen ingénieux de faire circuler la richesse.

— Mais voit-on qu'il s'en doit perdre un sou, dit un autre et pour moi, je n'e-

survivre aucun besoin de faire voyager mes deus. Si l'on nous a rendu 30 livres, combien avons-nous donné ?

— Trois mille, dit le bailli.

Les gens, là-dessus, s'en allèrent en murmurant, et Jean lui-même, bien qu'il n'eût pas compris grand'chose à tout ce qui venait dit, se trouva fort désemparé.

Cependant, le roi, sachant ce qui se passait dans ce canton, y vint avec tous ses équipages, fit des présents à tout le monde et donna un feu d'artifice d'une telle beauté qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. Tout cela changea beaucoup les choses; le bailli fut destitué et mis en prison, ce qui fit réfléchir d'une autre manière, et Jean finit par convenir avec son vassal le riche, qu'il était glorieux pour un peuple même dût-il se serrer un peu le ventre, d'avoir un roi si magnifique et si puissant.

D'ailleurs, il ne s'occupait guère des affaires publiques ayant bien assez d'autres soucis; car il ne se passait point de jours que sans le vouloir il se fit quelque sottise. Sa femme avait renoncé à lui confier la moindre affaire, la mettait à l'écart, et c'était elle qui se rendait à la messe quand il en était besoin le laissant à la maison. La même, elle s'abstenait de lui rien commander se chargeant elle-même de tout faire, ou demandant ses recommandations plutôt à l'enfant.

Celui-ci était fort aimé de son beau-père, et l'aimait aussi; car Jean faisait toutes ses volontés et était toujours bon pour lui. Un jour qu'ils étaient restés seuls à la maison, s'en étant allés ensemble à la recherche des noix, ils y passèrent la journée entière, causant un peu partout, à toutes sortes de petites choses, grimpant dans les arbres, faisant de petites cascades

aux ruisseaux, ballant les buissons pour en faire sortir les oiseaux et les lapins, ou même faisant des trous dans le sable.

Ils étaient heureux ainsi comme deux camarades, chacun pour son compte, car si l'un était grand et gros et l'autre petit, c'était pourtant la raison de l'enfant qui semblait la plus âgée et qui les guidait tous deux : et tandis que Jean ne comprenait rien aux idées des grandes personnes, il entendait très bien tout ce que l'enfant, de son gentil esprit et de sa douce voix, lui traduisait en son langage. Aussi la vraie joie du pauvre Jean était-elle ce petit garçon, qui avait toujours quelque chose à lui demander, à lui dire, et qui seul en ce monde paraissait avoir besoin d'elle.

Quand ils revinrent, au soir, bien contents de leur journée, ils s'aperçurent qu'ils avaient oublié la dinde couveuse et la virent toute malade et penchant le cou, parce qu'elle n'avait eu de toute la journée ni à boire, ni à manger. Cela les chagrina fort, et ils se hâtèrent d'y remédier avant l'arrivée de la menagère.

— Laisso-moi faire, dit Jean au petit. Je vais bien réparer la chose; elle aura à manger, non pas pour deux fois, mais pour quatre.

En effet, il lui présenta une grande quantité de nourriture; mais il la vit manger languissamment, et s'arrêter peu après.

— Oh! oh! dit-il ce n'est pas ainsi que je l'entends. Il te faut manger ce soir pour toute la journée, et je t'y forcerai bien.

Ouvrant donc le bec de la pauvre bête, il la bourra tant qu'une heure après, il la trouva morte, étouffée.

— Eh bien! s'écria-t-il, on va dire encore que c'est de ma faute! Il est certain pourtant que manger fait vivre; par conséquent, elle n'avait pas dû mourir. Mais

elle l'aura fait exprès pour faire voir que je ne l'avais pas soignée. Les bêtes ont quelquefois bien de la méchancelé !

— Que faire ? se demanda-t-il ensuite. Une bête morte ne peut plus couver, c'est clair. Et que va dire ma femme en arrivant, quand elle trouvera les œufs refroidis et la couvée perdue ? Allons, je vais montrer encore une fois ma bonne volonté, et si l'on n'est pas content, c'est qu'on ne voudra pas l'être.

Alors, il se mit à la place de la dinde sur les œufs, et attendit ainsi le retour de sa femme. Elle vint, inquiète, regardant tout autour d'elle s'il ne s'était fait aucun dégât. Tout d'abord, en entrant dans le poulailler, elle ne vit pas Jean, le lieu étant sombre ; mais il se mit, contrefaisant la dinde, à glousser.

— Jesus Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est ceci ? Serait-il devenu bête entièrement ?

— Ne vois-tu pas, dit Jean, que je couve !

Et il recommençait de glousser.

La femme le prit par le bras et le fit lever, et l'on peut juger de l'état de la couvée, sans parler de celui du pantalon. Pour le coup, cette femme, ahurie, jeta les hauts cris, disant qu'on l'avait trompée, en lui donnant une bête pour un homme, qu'elle voulait plaider en séparation. Les voisins de rire, et le pauvre Jean de sanglotter, se disant que c'était fini, qu'il avait beau faire, et que le sort serait toujours contre lui.

Il devint dès lors tout à fait triste et quelquefois, travaillant aux champs, ou bien assis à sa porte, il se parlait à lui-même et poussait de grands soupirs.

Toutes les fois qu'il voyait la lune, ce que lui avait dit le docteur lui revenait à l'esprit, et quand elle semblait glisser lentement

au dessus des arbres, en frisant leurs derniers rameaux, il se mettait à hausser les épaules, et marmottait :

— Il en a menti ! Si j'étais là-haut, je la toucherais de la main.

Décidément, cela le préoccupait, aimant mieux peut-être penser à cela qu'à ses chagrins. Quand la lune brillait, il la regardait sans cesse, d'un air rêveur, et on le plaisantait là-dessus.

— Si l'on pouvait avoir une échelle assez grande on y monterait, dit-il un jour à son voisin, et l'on pourrait alors dire aux savants comment elle est faite ; car je parie qu'ils en parlent sans y être allés.

— Tu as ma foi raison, Jean le Sot, dit le voisin, qui aimait à gouailler, et, pour moi, je trouve ton idée si bonne, que je ferais faire volontiers une échelle aussi longue qu'il le faudrait ; mais la difficulté que j'y vois, serait d'en appuyer le bout sur la lune sans la faire tomber ; car ce qui l'accroche là-haut, à vrai dire, je n'en sais rien. Mais, j'y songe : si je te prêtais mes barriques ? on les juchant toutes, les unes sur les autres, ça ferait une belle hauteur.

Ce voisin, qui était riche, avait des vignes nombreuses, et par conséquent beaucoup de tonneaux.

Jean le Sot fut ravi de cette idée. Aussi la voulut-il mettre à exécution. Tant pressa-t-il le voisin, qui avait jeté ces mots en l'air, que celui-ci, poussé d'ailleurs par d'autres, qui voulaient également s'amuser de l'innocent, consentit à prêter pour l'expérience toutes ses barriques vides. Ce fut un dimanche soir, pendant que la femme de Jean était allée voir sa sœur au village voisin, que la chose eut lieu. On empila les unes sur les autres jusqu'à vingt barriques, plus trois ou quatre petits tonneaux,

et Jean, non sans peine, se hissa dessus; car il n'y avait plus d'échelles assez longues, bien qu'on en eût lié plusieurs ensemble pour cette affaire. La lune était dans son plein, pure et superbe, et la moitié du village, rassemblée autour de l'échafaudage, riait à cœur joie d'une si bonne plaisanterie.

Quand le pauvre Jean, arrivé là-haut, leva la tête, il vit avec désespoir qu'il était encore bien loin de la voute bleue, où glissait la lune lentement, toute pâle, et le regardant, semblait-il, avec douceur, mais il n'en eut que plus de désir d'y atteindre, s'étant affolé de cette idée. Aussi, cria-t-il de tous ses poumons à ceux d'en bas :

— Encore ! encore ! il en faut quelques-unes de plus.

— Il n'y en a pas davantage, répondit-on.

— Cherchez, cherchez bien, cria-t-il encore. Nous avons tout fait, qu'il n'y faut pas renoncer.

— Il n'y en a plus, répétèrent ceux d'en bas. Descends, Jean le Sot : ce n'est pas toi, va, qui prendras la lune avec les dents.

Il vit qu'on se moquait, et cria tout en colère :

— Non, je ne descendrai pas ! Tirez donc celles de dessous, qui ne servent à rien, et montez-les-moi.

Ce fut un fou-rire général dans l'assemblée, et, comme il y a des gens que le jeu rend fous, il se trouva de mauvais plaisants assez emportés pour se jeter sur la barrique de dessous et la tirer en tout sens. Ils en furent bien fâchés ensuite, et s'excusèrent en disant qu'ils avaient seulement voulu remuer un peu la pile; mais elle croula, et le pauvre Jean se rom-



pit le cou.

On fut terrifié de l'aventure, à cause de la la crainte qu'on eut de la justice, et parce que c'est toujours un émoi de penser qu'on est cause de la mort d'un homme, si bête soit-il. Mais Jean ne fut regretté que de l'enfant. Tous les gens sages s'accordèrent à reconnaître que c'était un embarras de moins sur la terre. Il n'avait rien pour lui qu'un bon cœur.

FIN.

ANDRÉ LEO.

---

